

magazine

LeVerbe

LES ADOS SE CACHENT
POUR SOURIRE

AUTOMNE 2018



magazine

Le Verbe

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION •

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Antoine Malenfant, Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION •

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Alexander King, Marc Malenfant, François Miville-Deschênes, Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE • Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF • Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT • James Langlois

SECRÉTAIRE • Libéra Houenagnon
info@le-verbe.com

RÉVISEUR • Robert Charbonneau

GRAPHISTE • Léa Robitaille

MARKETING ET PUBLICITÉ • publicite@le-verbe.com

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS •
Noémie Brassard

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier
du gouvernement du Canada.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

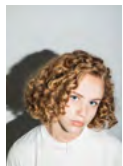


Photo : Elias Djemil
Styliste : Marjorie Hardy
laurelmaquillage.com
Mannequin : Mathilde Gagnon

Ce magazine utilise
la nouvelle orthographe.

LES ADOS SE CACHENT POUR SOURIRE

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Les adolescents sont-ils des petits Christs? Sous de nombreux aspects, je le crois bien. Avant de déchirer (davantage) votre teeshirt de Nirvana, laissez-moi m'expliquer.

*

Sous le couvert d'une exaltation de la jeunesse et de l'adolescence, notre époque ne s'avoue pas tout le mépris qu'elle a pour la génération montante. Pour preuve, dites-moi donc quels projets de société, quelle histoire, quelle culture... quelle foi (!) sommes-nous prêts à leur transmettre?

Silence radio. Peu de choses.

Alors l'adolescence devient un marché, une catégorie de consommateurs potentiels et actuels. Plus encore, l'adolescence est réduite à une période charnière durant laquelle les choix de carrière devraient se cristalliser (**Jacques Dufresne**, p. 10). Cette vision, aussi *dramatique* que déprimante, n'est pas étrangère à l'angoisse qui tenaille tant d'ados.

Pour reprendre à mon compte une formule du philosophe Jean-Philippe Trottier, l'adolescence n'a pas à être dramatique; elle est *tragique*.

La tragédie en jeu ici, sur les planches de la vie des ados, c'est ce lieu commun ressassé partout – jusque dans

nos discussions à la salle de rédaction du *Verbe* – du fameux passage obligé de l'adolescence.

Les ados vivent – comme nous l'avons tous vécu de manière plus ou moins consciente – un arrachement, une mort à ce qu'ils étaient, à l'innocence. Et les ados vivent tout ça d'une manière on ne peut plus incarnée: tout leur corps vit ce passage.

*

Oui, bien souvent, les ados se cachent pour sourire. Mais ce n'est pas le cas d'Anne-Claire, d'Ambroise et de Joanie.

Ils portent fièrement la joie pascale. Une joie qui résulte, vous le lirez dans ces pages (**Sarah-Christine Bourihane**, p. 4), du *passage obligé* de la croix. «Il n'existe pas de christianisme sans croix et il n'existe pas de croix sans Jésus Christ», nous rappelle le pape François.

Suivant cette logique, on peut dire que ce spécial «ados» de notre magazine contient le récit de quelques jeunes dont le visage reflète celui du Ressuscité lui-même. Paradoxalement, pour ces ados, le passage de l'enfance à l'âge adulte les a transformés en petits Christs. ■



SYMPA RESTO CATHO

Situé à quelques mètres de la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré sur l'avenue Royale, le **Basilic Express** offre un repas chaleureux à tous ceux qui désirent manger et partager un moment fraternel.

Depuis l'été dernier, l'abbé **Richard L'Archer** se fait une joie de vous accueillir dans la partie de sa résidence qu'il a transformée en restaurant. En plus de servir des pizzas faites maison agrémentées par le basilic frais qu'il fait pousser dans sa cour arrière, il se rend disponible aux pèlerins comme aux passants pour les écouter et échanger avec eux.

« Pour être honnête, j'accueille toutes les personnes qui se présentent au Basilic Express comme étant un cadeau de Dieu », écrit l'abbé Richard sur la page Facebook du restaurant.

Le sympathique resto a maintenant fermé ses portes pour l'hiver, mais il les rouvrira en juin prochain pour continuer d'allier le plaisir de la table aux faims de l'âme. (J. L.)



DES PIQUÉS POUR BÉBÉ

Piqué, de *picarre*, « frapper avec une pointe », désigne en fait tout ce qui est cousu par un point de couture. Dans le cas qui nous concerne ici, il s'agit d'une pièce rectangulaire en tissu utilisée pour mettre sous bébé lorsqu'il dort ou qu'il est langé.

L'initiative de **Coton piqué** revient à **Catherine Richard**, une mère de huit enfants de la région de Québec, qui a cherché à mettre son plaisir de la couture au profit des familles. Elle pratique la couture depuis qu'elle est toute jeune et en voit « les bénéfices pour sa santé psychologique, pour canaliser l'anxiété et le stress », affirme-t-elle. Il s'agit d'un projet familial qui n'a pas les ambitions d'une entreprise.

La maman à la maison a toujours aimé travailler différents tissus pour en faire notamment des courtpointes. Étant donné que ces dernières peuvent être plutôt éprouvantes à constituer, elle s'est mise à fabriquer de petits piqués qui sont comme des mini courtpointes.

« Les piqués 100 % coton sont à l'image de ceux qu'on utilisait anciennement pour les bébés », m'explique-t-elle. Ils sont beaux, durables, écologiques, confortables et surtout très absorbants. (J. L.)

À voir sur Etsy, Instagram et Facebook.



SACREMENTS !

Ils sont « si importants que la culture québécoise en a fait ses jurons ». Voilà le slogan qu'a trouvé l'Office de catéchèse du Québec (OCQ) pour présenter sa récente série de capsules vidéos sur les sept sacrements : baptême, eucharistie, confirmation, onction des malades, pardon, mariage et ordination.

L'Office de catéchèse est un organisme créé par l'Assemblée des évêques catholiques du Québec dans le but d'aider les communautés chrétiennes dans leur mission d'éducation de la foi. Pas très sexy tout cela? Peut-être, mais la série vidéo qu'elle propose afin d'alimenter la quête spirituelle des adultes et des jeunes est magnifiquement réalisée et on ne peut plus captivante.

Conçues par le bibliste connu **Sébastien Doane**, désormais professeur à la faculté de théologie de l'Université Laval et chroniqueur ponctuel à la radio de Radio-Canada, et le vidéaste **Lou-Kévin Roquais**, les capsules présentent les sept sacrements à travers différents témoins. Le tout est appuyé de quelques commentaires historiques et théologiques provenant de divers spécialistes.

Notre équipe de rédaction a eu un véritable coup de cœur pour les capsules sur le mariage et sur l'onction des malades. À voir ! (J. L.)

PORTRAIT



Au-delà des apparences, l'image de Dieu

Texte : Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com
Photos : Jean Bernier

Une enseignante nous racontait, à la suite de son passage dans une école privée, qu'à la rentrée des classes tous les élèves lui semblaient identiques : jupes à carreaux, polos, pantalons noirs. À première vue, rien pour les distinguer : pas de jeans déchirés qui les démarquent du lot, pas de minijupe, rien qui ne soit trop à la mode ou pas à la mode. Il suffisait alors de quelques jours pour que se dévoile la couleur de chacun derrière l'apparence neutre. Au fond, nul besoin de cheveux bleus ou de colliers à grosses boules fluo pour l'afficher. Leur personnalité finissait par ressortir d'elle-même.

À mon sens, cette anecdote sert bien d'analogie pour exprimer quelque chose de l'adolescence, rude processus cathartique d'affirmation de soi dans la jungle des images. Comment faire ressortir ce que l'on est sous les apparences, sans chercher à plaire ou à adopter des codes de conduite qui ne correspondent finalement pas à ce qu'on est au-dedans ?

Anne-Claire, Ambroise et Joanie sont trois jeunes qui ont compris que l'apparence ne fait pas leur valeur, puisqu'ils ont choisi de vivre leur foi et de se montrer tels qu'ils sont, malgré tout. Malgré l'opinion des parents, de la société ou des amis, malgré les difficultés.

Anne-Claire

Anne-Claire ne se souvient ni comment ni pourquoi sa dépendance a commencé. Elle sait seulement qu'elle désire arrêter de consommer et en parler pour briser le tabou, libérer la parole de ceux qui en souffrent, secrètement, en silence.

Avant notre entretien, je voulais m'assurer qu'elle soit à l'aise d'en témoigner. Peut-être parce que c'était un tabou pour moi aussi, finalement.

Pourtant, Anne-Claire, qui fait preuve d'une franchise remarquable et d'une maturité exemplaire pour son âge – elle n'a que 20 ans –, n'a pas toujours eu cette aisance. Et c'est là d'où lui vient la force d'en témoigner : d'avoir éprouvé un immense soulagement après s'être confiée.

— Quand as-tu commencé à dire que tu regardais de la pornographie ?

Sa réponse, humble et sincère, désamorce mon léger malaise.

« Lors de mon séjour en Allemagne, une de mes amies s'est ouverte à moi pour me dire qu'elle se battait avec la porno depuis l'âge de 12 ans. Je me suis alors ouverte aussi. Dans le groupe où j'étais, nous étions plusieurs filles à en souffrir. Dans notre génération, on baigne tous là-dedans.

« En en parlant à une personne, à deux, puis à tout le groupe, j'ai réalisé qu'on continuait à me regarder comme avant, même avec plus d'amour. Les gens étaient plus compréhensifs, ils comprenaient d'où je venais, qui j'étais, mes blessures. Quand j'ai réalisé qu'ils continuaient à m'aimer profondément, ça m'a transformé finalement et je n'avais plus honte de moi-même. De ne pas le garder pour moi, ça change tout parce que le regard des autres ne change pas. »

CHEMIN DE CONVERSION

Le premier contact d'Anne-Claire avec la pornographie a eu lieu à l'âge de 12 ans. Elle en regarde une ou deux fois, s'en confesse à un prêtre, puis oublie. Elle ne sait pas ce qui la pousse à y retomber. Sauf que, cette fois, elle y restera accrochée, malgré elle. Elle se bat contre cette tentation depuis maintenant deux ans.

Elle en parle comme on parle d'une drogue. Une recherche insatiable d'expériences plus intenses et des effets dévastateurs sur le plan psychologique. « Ça commence par la

curiosité et ça finit par la dépendance », me confie-t-elle avec sérieux.

Anne-Claire observe aussi que, lorsqu'elle ne s'en confesse pas tout de suite, cette tentation transforme rapidement sa vie en cauchemar.

« Si j'attends, je suis épuisée et je ne dors plus, je n'ai plus de concentration, je suis de mauvaise humeur, je n'ai plus de patience. Ça m'atteint profondément. Ça a un effet direct sur le caractère, les habitudes de vie. Et plus j'attends pour aller me confesser, moins j'ai le courage d'y aller. »

Pour Anne-Claire, qui est une leadeur dans sa paroisse et qui a toujours pratiqué sa foi, il est difficile d'accueillir cette imperfection sans sombrer dans la honte. « Je montrais un visage souriant à la messe et à la maison, c'est comme si je connaissais l'autre visage, même si ce n'est pas mon vrai visage. On finit aussi par s'identifier à son péché. Pour n'importe quelle tentation qui revient, chaque fois, on pense que c'est nous. Mais je ne suis pas mon péché, même si c'est un péché grave, je le reconnais. »

En en parlant, en essayant de développer des astuces pour ne pas retomber, Anne-Claire apprend à se connaître et à développer une force de caractère. Ne pas s'isoler dans sa chambre la porte fermée ou prier Marie Immaculée-Conception quand viennent les tentations mentales sont autant de moyens pour elle de combattre cette dépendance féroce qui dépasse sa compréhension.

Même si Anne-Claire est libérée de la honte, elle ne l'est toujours pas de la pornographie. Mais rien ne l'empêche de porter sur elle-même un regard de miséricorde et d'espérance. « J'ai tellement reçu, je suis vraiment choyée. Je ne doute pas de la victoire de Dieu ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Cette épreuve m'a appris la confiance. J'accepte aujourd'hui ma faiblesse. »

Ambroise

Ambroise est un garçon de banlieue, vivant dans une famille aisée. Comme il me le fait remarquer, il mène une vie confortable : il a de bons résultats scolaires, pourra choisir un métier convenable, ne connaît ni la guerre ni la famine, ne vit pas d'épreuves émotives majeures. Mais encore, il a été éduqué par ses deux parents catholiques, désireux de transmettre de bonnes valeurs à lui et à ses trois frères cadets. Est-ce pour s'émanciper d'une vie rangée et monotone sans grands défis qu'Ambroise a eu soif de dépassements et de transgression des limites ?

Ambroise le pense, mais a aussi une autre hypothèse : « Quand on a une vie intérieure plus profonde, ce besoin de

sensations fortes s'apaise et on a moins envie de sauter des clôtures. »

Si Ambroise, qui a maintenant 20 ans, a eu le profil type d'un adolescent d'aujourd'hui – partys, consommation occasionnelle de drogue et d'alcool, fréquentations changeantes –, il regarde aujourd'hui son passage à l'âge adulte avec plus de maturité et a un rapport différent à l'autorité, qu'il percevait comme un joug.

Dès l'école secondaire, le jeune adolescent remet vite en question l'autorité de l'Église catholique à laquelle toute sa famille adhère, même s'il conserve sa foi en Dieu. « Au moment où l'on disait le *Credo* à la messe, je ne disais plus : "Je crois en la sainte Église catholique." L'Église m'apparaissait comme une autorité oppressive qui n'avait pas sa place. J'étais comme protestant à ce moment-là. »

Son cours d'éthique et de culture religieuse l'amène à ne considérer qu'un seul côté de la médaille. Sur les questions de morale, il n'y a pas vraiment de débat. « Je n'avais pas d'autres opinions que celles de la société du 21^e siècle, hostile à la tradition en général. »

Ainsi, sa propre vie morale en subit le contrecoup. « S'il n'y a plus de structure hiérarchique pour ordonner la foi, la foi devient vide. Si on a seulement les Écritures, on finit par mal les interpréter et faire un peu ce qu'on veut. C'est pourquoi, au secondaire, je me permettais de prendre un peu de drogues et d'alcool et d'aller vers les femmes. Dès que la barrière de l'autorité s'effaçait, je ne voyais plus de limites et je n'arrivais pas à les établir moi-même. Si la seule barrière est l'autorité, il y a un risque que, quand elle s'efface, ce soit la débauche. »

DE SAINES LIMITES

Un voyage aux Journées mondiales de la jeunesse l'éveille à la dimension ecclésiale de sa foi. « J'ai rencontré des jeunes qui s'intéressaient à la théologie ainsi que des prêtres, et je voyais l'Église en action, je dirais. Je voyais la théologie se former devant mes yeux, l'autorité de l'Église restaurée. »

Qui plus est, dans le cadre de son certificat sur les œuvres marquantes de la culture occidentale, il renoue avec l'intelligence de sa foi. Après une étude approfondie de la Bible et de saint Augustin, il mesure le poids de la Tradition, s'émerveille de la beauté de la morale, en ne se butant pas cette fois à la stricte contrainte apparente, mais en évaluant plutôt la logique sous-jacente.

Le recul lui fait constater amèrement toute la pression sociale qui l'a conduit à courtiser des femmes.





« L'adolescence est un moment où l'on découvre la sensualité et l'érotisme. Après coup, je regrette le rapport que j'ai eu avec les femmes, un rapport plutôt "objectifiant". J'ai l'impression de n'avoir pas beaucoup d'amies et que mon rapport à la sexualité a pourri mes relations. »

« Saint Augustin voulait être dans le repos avec Dieu, cherchait l'éternel sur la terre, mais voyait que tout périssait. » Pour Ambroise, la vieille institution bimillénaire qui lui paraissait dépassée aura été pour lui une voie vers l'Éternel. Ainsi veut-il aujourd'hui s'investir à en montrer la beauté.

Joanie

Dès le premier contact avec Joanie, on s'imagine aisément qu'elle vient d'une famille catholique épanouie. Celle qui m'accueille dans son bureau de la Jeunesse étudiante catholique (JEC), avec sa croix au cou, n'a que 18 ans et est déjà catéchète et animatrice dans le mouvement scout. Bref, le parcours somme toute typique d'une jeune ayant reçu les valeurs chrétiennes de ses parents.

Or, il n'en est pas ainsi, contre toute apparence.

Quand Joanie accompagne des jeunes vers la confirmation, elle demeure éberluée chaque fois qu'un d'entre eux lui annonce qu'il est là à cause de ses parents. Elle, c'est tout l'inverse. Elle a dû se battre pour recevoir le sacrement de confirmation, contre la volonté de ses parents.

« Jeunes, on n'a pas eu le plaisir d'aller à l'Église en famille. Je voyais des amis à la catéchèse se faire soutenir par leurs parents et, à l'intérieur, je ressentais un vide. »

Joanie se fait d'abord baptiser dans l'église Saint-Pie X, une communauté chrétienne schismatique. Son père, attaché à cette communauté, n'acceptera jamais l'adhésion de Joanie à l'Église catholique, et encore moins sa mère, pleine de hargne envers la religion.

En Beauce, ses amies l'invitent à se joindre au mouvement des Brebis de Jésus, un mouvement jeunesse de confession catholique. Elle veut les suivre. Elle goûte à une joie nouvelle. Elle découvre en Dieu un Père aimant.

Puis survient un déménagement à Québec. Elle perd sa communauté d'appartenance. Les papiers nécessaires à sa confirmation s'égarèrent, et elle aussi. Elle ne sait plus pourquoi elle veut recevoir ce sacrement, surtout quand elle se heurte à l'incompréhension de sa sœur, aux réprimandes continuelles de sa mère quand elle rentre d'une catéchèse, et à l'absence de son père, divorcé de sa mère.

RENCONTRER DES « TOP » MODÈLES

Heureusement, Joanie côtoie des personnes qui deviendront des modèles à diverses étapes de son cheminement, des phares sur sa route de vie. D'abord, la religieuse passionnée des Brebis de Jésus qui parle du don de sa vie avec la flamme aux yeux ; des prêtres qui l'ont toujours soutenue dans ses épreuves avec sa famille ; ou le prêtre de la Montée ado qui lui fait prendre conscience de la grandeur de l'appel divin.

« L'appel, nous disait le prêtre, on ne le reçoit pas sur un cellulaire. C'est Jésus qui appelle dans un cœur à cœur. Je ne savais pas pourquoi je voulais faire ma confirmation, mais j'ai compris que c'était un appel à recevoir et à demander. J'ai compris que c'est pas ta mère qui te dit de faire ta confirmation. T'as le droit de faire le chemin, bien que ta famille ne soit pas catholique. Tu peux te faire appeler par Dieu malgré les difficultés. Dieu te choisit. C'est là que j'ai pris conscience que la prière était importante.

« Au moment où j'ai vu les prêtres et les catéchètes me soutenir, être un chemin pour les jeunes, je me suis sentie appelée à donner ce que j'avais reçu. »

Elle qui auparavant avait peur de s'afficher reçoit à sa confirmation un don de confiance. Le soutien reçu devient sa mission : soutenir d'autres jeunes. Et même si sa situation ne s'est guère améliorée avec sa famille, elle repense souvent à cette phrase qu'un prêtre lui avait dite : « Jésus n'a pas dit que la vie allait être facile, mais qu'il n'allait jamais nous abandonner. »

Comme chef de troupe et animatrice dans les scouts, elle en a vu de toutes les couleurs. La fois où elle devait redonner le moral aux jeunes qui construisaient une cabane dans le bois sous la pluie battante au milieu des moustiques lui montre combien, de dépassement en dépassement, elle a grandi, avec les autres. Et elle est devenue un modèle pour d'autres jeunes parce qu'elle-même a été témoin de la grâce de Dieu. ■

Sarah-Christine Bourihane travaille comme journaliste indépendante depuis 2013 pour divers médias catholiques et est membre du conseil de rédaction du *Verbe*. Elle s'intéresse depuis peu au documentaire, ce qui l'a conduite à produire un premier court-métrage dans le cadre des Laboratoires de création chez Spira.

STYLE LIBRE

Jacques Dufresne
redaction@le-verbe.com

L'éternelle jeunesse



Illustration : Caroline Dostie

Connu pour avoir mis sur pied et alimenté pendant vingt ans l'un des espaces virtuels les plus foisonnants pour les amoureux québécois de la vie de l'esprit, L'Encyclopédie de l'Agora, Jacques Dufresne nous partage, dans ce texte¹, son regard en vol plané sur la jeunesse.

Quand je prépare un exposé sur un sujet comme celui qui nous intéresse aujourd'hui, la jeunesse, j'interroge d'abord les muses. Je cherche parmi mes souvenirs poétiques celui qui correspond le mieux au thème dont je veux traiter.

J'ai ainsi trouvé *La chanson de Sophocle à Salamine*, de Victor Hugo.

Pour bien comprendre ce poème, il faut se rappeler que, depuis des temps immémoriaux, la grande affaire dans la vie des jeunes, c'était la guerre, à laquelle ils étaient presque toujours appelés. Ils ont été tranchés dans leur fleur, disait-on de ceux qui n'en revenaient pas. Je précise que ces guerres qui nous semblent barbares aujourd'hui étaient faites à armes égales, sur le terrain, et sans le caractère aveugle et implacable des armes actuelles dirigées impunément à distance. Je précise enfin que je ne fais pas l'apologie de la guerre; je souligne simplement les vertus qu'elles permettaient de déployer.

Le risque, y compris celui de mourir à la guerre, est un besoin fondamental de l'âme humaine, de l'âme des jeunes surtout, et il m'arrive de penser que bien des jeunes en ce moment pratiquent des sports extrêmes pour satisfaire librement un besoin de risque que la guerre ne les oblige pas à satisfaire.

LA JEUNESSE ÉTERNELLE AU SECOURS DE LA JEUNESSE ACTUELLE

Sophocle, le grand poète tragique, l'auteur d'*Antigone*, d'*Œdipe roi*, avait seize ans au moment de la bataille de Salamine. On est inconsolable à la pensée que, s'il avait été tranché dans sa fleur à Salamine, l'humanité aurait ainsi été privée des plus belles pièces du répertoire théâtral.

Ce n'est pas ce malheur qui a inspiré Victor Hugo. Son poème a une portée plus universelle. Ce qui attristait Hugo,

plus de deux millénaires après le fait, c'est que Sophocle aurait pu mourir avant d'avoir aimé :

*Me voilà, je suis l'éphèbe,
Mes seize ans sont d'azur baignés;
Guerre, déesse de l'Érèbe,
Sombre guerre aux cris indignés,*

*Je viens à toi, la nuit est noire !
Puisque Xerxès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire
Et pour la tombe; mais d'abord*

*Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux,
Qui ne sache autre chose
Que rire d'un rire ingénu,
Qui soit divine, ayant la rose
Aux deux pointes de son sein nu,*

*Donne-la-moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé;
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.*

Mourir, mais pas avant d'avoir aimé. C'est la seule question importante, à tous les âges de la vie, et pas seulement pendant la jeunesse. S'il importe de ne pas hâter artificiellement la mort des personnes âgées, c'est pour ne pas les priver d'une ultime occasion d'aimer davantage.

Un tel discours, ai-je besoin de vous le rappeler, nous éloigne de ce qui semble devoir être l'esprit du prochain sommet de la jeunesse. La guerre avait ceci de bon que, par sa dureté même, elle donnait du relief aux choses douces de la vie, à l'amour en particulier. La guerre et l'amour ont toujours formé un beau couple.

LE NOUVEAU SLOGAN

La guerre a été remplacée par la compétition dans les études, prélude à la compétition dans les affaires, et l'amour a été remplacé par l'emploi. S'il y avait un poète officiel de la jeunesse d'aujourd'hui, voici le poème qu'il écrirait :

1. Conférence prononcée à Laval dans le cadre des Ateliers régionaux tenus pour préparer le Sommet du Québec et de la jeunesse (2000), publiée ici avec l'aimable autorisation de L'Encyclopédie de l'Agora [agora.qc.ca] et de l'auteur.

*Donne-moi vite un emploi
Pour satisfaire mes désirs de consommateur ;
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir touché mon premier salaire.*

Je ne voudrais pas donner l'impression de minimiser le problème de l'emploi chez les jeunes, de nier qu'il faut un minimum de sécurité matérielle pour pouvoir aimer de façon responsable. Je tiens cependant à rappeler que, lorsqu'on s'adresse à des jeunes qui, de tout temps, ont su mourir à la guerre, souvent par amour, c'est pousser le mépris et la méprise un peu loin que de faire de l'accès au marché du travail un absolu, et de les réduire ainsi, pardonnez-moi ce néologisme, à leur employabilité.

Notre époque a rejeté ou discrédité toutes les valeurs, à commencer par le courage, pour les remplacer par une chose qui auparavant avait été considérée comme une punition : le travail.

Quand j'écoute les discours officiels sur la jeunesse, où il est invariablement et exclusivement question de l'emploi, j'ai le sentiment que l'on n'a rien de mieux à offrir à la jeunesse de ce pays que de l'envoyer au banc des punitions.

Le diagnostic que formulait Hannah Arendt il y a plus de 50 ans s'est avéré tragiquement juste :

« Dans son principal ouvrage, *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt développe systématiquement la thématique du renversement des activités de l'homme. Ces activités sont hiérarchisées ainsi : le travail, l'œuvre et l'action. Le travail permet à l'homme de vivre. Par l'œuvre, l'homme dépasse le nécessaire et accède au domaine artistique. Enfin, l'action, où sa liberté s'exerce pleinement, lui permet d'entrer dans le monde du politique. Or, constate Hannah Arendt, si l'homme a été remplacé par la machine dans bien des tâches qui constituaient naguère son travail, il n'a pas réussi à en profiter pour instaurer une ère de liberté indispensable à l'action et à la politique ; il s'est au contraire soumis davantage au joug de la nécessité : tout est devenu travail. Ce phénomène est une régression, une réduction de l'activité de l'homme au niveau élémentaire, un renversement de la hiérarchie » (Benoît Lemaire, « Hannah Arendt et le renversement des valeurs en politique », revue *Critère*, 1978).

RENVERSER LE RENVERSEMENT

Nous nous trompons lourdement si nous n'invitons pas les jeunes à lutter contre cette régression, à renverser le renversement. Si nous ne leur proposons que le travail, nous serons perdants à la longue, même sur ce plan. On devient

vite un piètre travailleur quand on fait du travail un absolu. L'amour du travail bien fait ne découle pas de l'amour du travail, il découle de l'amour de la perfection. Il est d'origine métaphysique. L'une des raisons pour lesquelles l'Empire soviétique s'est effondré si lamentablement, c'est que le lien entre le travail bien fait et son origine métaphysique avait été rompu au profit d'un lien avec les techniques de conditionnement. On avait substitué la motivation à l'inspiration. Le capitalisme est en train de commettre la même erreur.

Travailler oui, puisqu'il le faut, mais pour pouvoir aimer, et si possible pas avant d'avoir aimé. Se préparer à entrer sur le marché de l'emploi certes, mais sans oublier le marché du congédiement. Quand la productivité devient en même temps que le travail un absolu, des valeurs telles que la fidélité, la loyauté et la reconnaissance perdent leur sens pour bien des employeurs. De sorte que cet emploi que l'on présente aux jeunes comme le remède à tous leurs maux, ils risquent fort de le perdre quelques années après l'avoir obtenu. S'ils n'ont pas acquis la sagesse, la maturité qui permettent de donner un sens à un tel événement, quel sera leur avenir ?

Le renversement de la hiérarchie dénoncé par Hannah Arendt n'a été possible que parce qu'il n'y a plus à l'horizon



Que désirons-nous pour notre jeunesse ? Qu'elle se cyborgue à un rythme accéléré ?

de conception de l'homme assez claire, assez vivante pour enthousiasmer la jeunesse.

Ce qu'il faudrait proposer aux jeunes, c'est l'humanité. Sans avoir la franchise de le leur dire ouvertement, on leur propose plutôt en ce moment de devenir des rouages dans la machine économique.

Devenir un être humain. Cela jadis allait de soi. Mais il y a plus de trente ans déjà, René Dubos a éprouvé le besoin d'écrire un livre intitulé *Choisir d'être humain*. La chose n'allait plus de soi. Si un grand sage a jugé bon de nous inviter à choisir d'être humains, c'est parce que, dans son esprit, nous pouvions déjà choisir d'être autre chose qu'un humain.

Cette autre chose, elle a désormais un nom : cyborg. Au cas où vous l'ignorerez, mesdames et messieurs, je vous apporte une grande nouvelle. Dieu est mort, nous le savions, sachez que l'homme est mort, qu'il est maintenant une chose dépassée et une chose du passé. L'homme, c'était l'animal raisonnable. Aspirée par les réseaux informatiques, avec lesquels elle est désormais en symbiose, la raison s'élève progressivement au-dessus du corps qui, de signe de l'âme qu'il était, devient simple instrument de la volonté. Au terme de ce processus évolutif, d'autant plus rapide qu'il est plus conscient, une nouvelle espèce apparaît.

REFUSER LA POSTHISTOIRE

De nombreux savants, millénaristes pour la plupart, ont annoncé l'avènement du cyborg. On pourrait leur reprocher de manquer d'objectivité. Voici le point de vue de celui que l'on peut considérer comme le penseur officiel du gouvernement américain, et comme l'un des penseurs qui ont eu le plus d'influence dans le monde depuis la chute du mur de Berlin : Francis Fukuyama, auteur de *La fin de l'histoire*.

Voici ce que Fukuyama écrivait récemment dans *The National Interest* : « La révolution scientifique biologique est en cours d'enfanter dans les trois décennies à venir un nouveau genre humain. La véritable puissance des recherches actuelles réside dans leur capacité de modifier la nature humaine elle-même. Nous pourrions mettre un terme à l'histoire humaine, car nous aurons aboli l'être humain en tant que tel ; alors la nouvelle histoire posthumaine pourra commencer. »

Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, de présumer que la majorité d'entre vous, comme la majorité des Québécois, préfèrent l'homme au cyborg et l'histoire à la posthistoire.

Mais si nous sommes sérieux quand nous choisissons ainsi d'être humains, nous devons réviser plusieurs de nos

principes et modifier plusieurs de nos habitudes. Quant aux jeunes, nous devons leur proposer des valeurs bien différentes de celles que nous leur proposons en ce moment.

Le cyborg en effet n'est pas un simple produit de la technologie des quarante dernières années. Il est plutôt l'aboutissement d'une tendance vieille d'un millénaire, caractérisée par le dualisme, la séparation de l'âme et du corps, par l'idée que le corps humain, les animaux et l'univers lui-même sont des machines, par la montée du formalisme, par la méfiance à l'égard des sens et, conséquence de tout ce qui précède, par la substitution des médias au réel et l'apparition d'une nouvelle maladie de civilisation : l'alexithymie².

Choisir d'être humain, c'est s'engager à remonter tous ces courants, ce qui suppose que l'on revienne à la définition traditionnelle de l'homme, selon laquelle nous sommes des « animaux raisonnables ». Il faudrait même revenir à une définition encore plus primitive. Nous sommes aussi et avant tout des plantes, comme devrait nous le rappeler l'existence en nous d'un système végétatif. Aristote distinguait trois sortes d'âmes en nous : l'âme végétative, par laquelle nous ressemblons aux plantes ; l'âme sensitive, par laquelle nous nous rapprochons des animaux doués de sens comme la vue, le toucher, etc. ; et enfin l'âme intellectuelle. Le même Aristote semble avoir tenu l'âme végétative pour négligeable, puisque c'est à lui que nous devons la définition de l'homme comme animal raisonnable. Il a eu tort. C'est précisément parce que nous avons tendance à oublier que nous sommes avant tout des plantes que nous devenons si facilement des cyborgs, que nous glissons si rapidement vers le virtuel.

L'homme est une plante sensitive et raisonnable. On pourrait tracer tout un programme pour la jeunesse à partir de cette définition, et justifier la nécessité de remonter tous les courants évoqués précédemment.

Centré sur l'idée de résilience, ce programme contiendrait des invitations et des incitations à l'enracinement, à l'incarnation, au rapport sensible avec le monde, au respect du principe de clôture, au jeûne médiatique ; il contiendrait des mises en garde contre le formalisme, l'alexithymie, l'hyperactivité.

Le travail est nécessaire, il n'est pas le bien. Les Anciens nous ont appris que la confusion du nécessaire et du bien a toujours des effets funestes. ■

2. Du grec *a* (préfixe privatif), *lexis* (mot) et *thymos* (humeur) : difficulté à exprimer ou à identifier ses humeurs, ses émotions.

Des jeunes fous de Dieu



Saint Nunzio Sulprizio
(1817-1836)

Orphelin à six ans après le décès de ses parents et de ses grands-parents, Nunzio sera pris en charge par l'un de ses oncles maréchal-ferrant. L'homme, très rustre et violent, impose à son neveu des tâches ingrates, démesurées et inadaptées pour son âge. L'enfant développera une plaie au pied qui lui vaudra le surnom de « petit saint boiteux ». En dépit de sa condition précaire, il viendra en aide aux pauvres et aux malades de son milieu. Il sera canonisé le 14 octobre 2018 par le pape François à l'occasion du Synode sur les jeunes.



Saint Dominique Savio
(1842-1857)

Aussitôt que ses parents lui montrent à prier, Dominique est tellement épris d'amour pour Dieu qu'il se rend à la messe presque tous les jours et devient enfant de chœur. Jeune étudiant, il marche quatre kilomètres quatre fois par jour entre l'école et sa maison. Lorsque les gens lui font part de leur étonnement à le voir marcher aussi longtemps seul, il leur répond : « Je ne suis jamais seul, je suis avec Dieu. » Il deviendra très proche de saint Don Bosco, à qui il exprimera sans cesse son désir d'être saint. Son directeur spirituel lui indiquera le chemin que Dominique prendra tout le reste de sa courte vie : « Ton devoir d'étudiant, la joie permanente au service des autres, voilà ta sainteté ! »



Sainte Maria Goretti
(1890-1902)

À la mort de son père, cette jeune Italienne de famille modeste a dû prendre en charge ses quatre plus jeunes frères et sœurs. Elle a démontré une maturité précoce et un attrait remarquable pour la vie de foi. L'un des voisins qui aidait la famille, Alessandro, s'est un jour précipité sur elle en la menaçant de la tuer si elle ne cédait pas à son désir pervers. Maria se refusait parce qu'elle craignait la perte de son agresseur ; il l'a donc transpercée d'un poignard à quatorze reprises. Sur son lit de mort, elle lui a pardonné et priait pour lui.



Vénérable Alexia Gonzalez-Barros*
(1971-1985)

Alexia commence déjà à être affligée par la maladie alors qu'elle n'a que quatre ans. Malgré cela, on dit qu'elle est une jeune fille joyeuse, entraînante, et qui cherche à mettre énormément d'amour dans les choses les plus simples de sa vie. Vers 14 ans, elle devient paralytique peu après qu'une tumeur cancéreuse lui eut été diagnostiquée. Elle mourra après quatre opérations et plusieurs mois de traitement douloureux devant lesquels elle a fait preuve d'un courage exemplaire.



Vénérable Carlos Acutis
(1991-2006)

Issu d'une famille italienne catholique, Carlos démontre, dès son plus jeune âge, une grande ferveur religieuse. Très doué pour l'informatique, il mettra son talent au service des autres en créant des magazines pour les enfants, les malades et les personnes âgées et en montant des expositions virtuelles sur des questions de foi. Il est apprécié de tous ses camarades d'école et de ses professeurs, allant surtout vers ceux qui ont le moins d'amis. Il décèdera d'une leucémie, offrant ses souffrances et sa mort pour l'Église, le pape et les jeunes.

* Venant en second lieu après celui de « serviteur de Dieu », le titre « vénérable » est décerné à celui dont l'Église reconnaît l'héroïcité des vertus. Il s'agit de la deuxième étape de la reconnaissance publique de la sainteté d'une personne lorsqu'elle est introduite vers la canonisation.



UNE PAROLE NÉCESSAIRE

ÉGLISE, SEXE ET ADOLESCENCE

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Depuis quatre ans, une trentaine d'adolescents québécois se réunissent pendant une semaine pour parler de sexe et du grand tabou de notre époque : Dieu. À l'heure où le gouvernement implante le nouveau cours d'éducation sexuelle dans les écoles du Québec, l'Église catholique se prépare à tenir un grand synode sur les jeunes dans lequel la question affective et sexuelle ne sera pas abordée. L'éducation nationale peut-elle suffire à répondre aux aspirations des adolescents ? Visite au camp Corps à cœur pour en parler avec les premiers concernés.

*

Je me suis rendu au village des Saints-Martyrs-Canadiens, pas très loin de Victoriaville, au Camp Beauséjour, où la semaine Corps à cœur avait lieu. C'est le quatrième été qu'Alex Deschênes, doctorant en philosophie et père de deux enfants, réunit des jeunes de partout au Québec, et même de l'Ontario, pour parler d'affectivité et de sexualité avec eux.

« Ils ont le train de la puberté qui leur rentre dedans – puberté qui est en fait un don –, puis ils ne savent pas quoi faire avec cela parce qu'on ne leur parle pas », me dit Alex.

LA THÉOLOGIE DU QUOI ?

Qui serait enthousiasmé à l'idée de participer à un camp sur la théologie du corps ? Alex Deschênes, le créateur du camp,

n'est pas dupe ; il sait que ça ne sonne pas très sexy pour les ados, et pas plus pour monsieur ou madame Tout-le-Monde. Certains pourraient croire que la théologie n'a rien à voir avec le corps. Ce serait s'y méprendre : au-delà des temps d'enseignement, il s'agit d'un véritable camp où l'on peut faire du sport, de l'art, observer les étoiles, se baigner.

Mais tout ça se fait dans un climat bien particulier.

Dès le début du camp, Alex leur déclare : « Ici, vous pouvez être vous-mêmes, avoir des amitiés entre gars et filles sans être dans des jeux de séduction. Vous êtes ici comme dans un sanctuaire, une famille où vous pouvez vivre des guérisons par rapport à vos relations qui sont parfois blessées. »

La plupart des personnes qui viennent à ce camp sont issues de familles catholiques, mais on remarque aussi une diversification des horizons et des expériences passées. Plusieurs ont déjà eu un contact avec la pornographie, d'autres peuvent avoir été agressés sexuellement. En très peu de temps, on peut être témoin de ces garçons et de ces filles qui se parlent, plaisantent et rigolent ensemble de manière très cordiale, en toute simplicité et sans duplicité.

Clara, 15 ans, en est à sa quatrième participation. Elle est très touchée par les enseignements et veut en savoir plus sur la chasteté, cette vertu malaimée qui aide à entrer en relation avec les autres sans chercher à prendre, mais en donnant.

Même chose pour Marie, 14 ans, qui désire avant tout « comprendre pourquoi l'Église nous dit certaines choses, pour les vivre comme un choix et non pas comme une loi ».

Alex est clair à ce sujet : c'est en raison d'un vide avec lequel il a lui-même été aux prises qu'il a décidé de créer ce camp. Confirmant en cela l'indignation de Thérèse Hargot (voir encadré), ce vide, il l'a même expérimenté au sein de groupes catholiques dont il a fait partie ; l'absence de parole n'est donc pas un phénomène observable uniquement dans les murs du Vatican.

À vrai dire, même si l'on abordait peu (ou maladroitement) ces questions dans la sphère catholique, il existe par ailleurs bien des ressources séculières, à commencer par l'éducation sexuelle à l'école, que le gouvernement tente présentement de remettre sur les rails.

Alors, pourquoi une poignée d'adolescents du Québec d'aujourd'hui ont-ils perdu une semaine de leur été dans un camp portant sur la théologie du corps ? J'ai remarqué que les plus jeunes d'entre eux se sentaient moins concernés, certes, mais que les autres portaient des questionnements réels, insatisfaits de ce qu'ils ont vécu ou de ce qu'on leur offre à l'école.

J'en prends à témoin Marie : « Ce qu'on entend à l'école, c'est quand même bon quand on ne connaît pas autre chose, mais quand on est chrétien, on comprend qu'il y a peut-être encore mieux. »

Son amie Claire, 12 ans, renchérit : « Il y a toujours une certaine limite au "fais-toi plaisir, fais ce que tu veux". C'est comme s'il n'y avait pas de bonnes ou de mauvaises manières de vivre. Il n'y a pas de sens à la vie si tu vis juste pour te faire plaisir. »

Ces deux jeunes filles saisissent bien simplement ce que beaucoup de parents chrétiens (et de bien d'autres confessions religieuses) reprochent au cours d'éducation sexuelle, à savoir qu'il manque de hauteur, de profondeur dans la vision proposée. Autrement dit, il n'offre qu'une vision matérialiste ou biomécanique de la sexualité, alors que toute la dimension affective, spirituelle est bâclée, voire occultée.

Quand je demande à Clara ce qu'elle remarque dans la vie de certains de ses amis à l'école, elle me répond d'emblée : « Quand tu regardes dans la profondeur de leurs actes, ils ont l'air malheureux, c'est triste. Ils semblent chercher quelque chose qu'ils ne trouvent pas. »

LA SEXOLOGUE QUI PARLAIT (ENTRE AUTRES) AUX ADOS

Il y a un an, le Vatican a convoqué différents intervenants du monde entier pour préparer le synode sur les jeunes, mentionné plus haut, qui se tiendra tout le mois d'octobre 2018 à Rome. La philosophe et sexologue française Thérèse Hargot, présente à cette réunion préparatoire, a audacieusement pris la parole lors d'une séance conclusive : « J'ai été stupéfaite que l'on n'évoque pas une seule fois ni la sexualité, ni l'affectivité, ni même l'amitié. Rien, pas un mot. Ces thèmes n'auraient pas seulement dû être abordés, ils auraient dû être placés au centre des discussions¹. »

On ne peut plus surprenant, pourrait-on dire, pour une institution – l'Église catholique – à qui on reproche souvent d'intervenir dans la chambre à coucher.

Le clergé étatsunien vient une fois de plus d'être secoué par un scandale d'agressions sexuelles. Il est clair que la crédibilité de l'Église à s'exprimer sur ce qui touche l'intimité de notre vie est, plus que jamais, mise à mal. Certains membres du clergé le reconnaissent, et c'est un peu ce qu'ils ont rétorqué à la prise de parole indignée de M^{me} Hargot lors de la réunion préparatoire : « Nous avons décidé de ne pas parler de ces sujets, car nous ne voulions pas que cela prenne toute la place dans les échanges. [...] Et puis, en tant que religieux, ce n'est pas notre sujet, la sexualité². »

Malgré cela, la philosophe demeure convaincue que la religion de l'Incarnation a son mot à dire et qu'elle doit aborder ces questions de front. C'est d'ailleurs pour remédier à cette situation qu'elle a décidé, au printemps dernier, de publier *Aime et ce que tu veux, fais-le! Regards croisés sur l'Église et la sexualité*, avec M^{gr} Emmanuel Gobilliard, évêque auxiliaire de Lyon, et Arthur Herlin, journaliste. Tous les sujets chauds y sont abordés concrètement avec intelligence et finesse : célibat, masturbation, homosexualité, mariage, etc. (J.L.)

1. M^{gr} Emmanuel Gobilliard, Thérèse Hargot avec Arthur Herlin, *Aime et ce que tu veux, fais-le*, Éditions Albin Michel, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 39



LA MALADIE D'AMOUR

À tous ces jeunes rencontrés, j'ai demandé si les cours suffisaient pour répondre à leurs questions et ils m'ont démontré un certain consensus. J'ai pu déceler quelque chose de cynique dans la voix de Cyrille, 15 ans, lorsqu'il m'a affirmé : « Les cours d'éducation sexuelle à l'école ? C'est seulement pour apprendre à se protéger... »

Marie allait dans le même sens : « En 1^{re} secondaire, l'infirmière vient parler de contraception, de protection. C'est bien que les gens le sachent, mais on est quand même jeune. Il me semble que ça donne plus le goût d'essayer que si on en parlait plus tard. Mais en même temps, avec la société qu'on a, si on n'en parle pas à l'école, qui va en parler ? »

Cette observation pleine de lucidité témoigne aussi de la situation ambiguë dans laquelle les adolescents d'aujourd'hui se trouvent.

Il y a de cela quelques années, je me promenais dans les corridors d'une école secondaire privée de la région de Québec et je me suis arrêté à la porte d'une classe pour écouter ce que l'orienteuse enseignait à des élèves de troisième secondaire. Pour le dire poliment, ce que j'ai entendu m'a étonné : « Depuis la révolution sexuelle, il n'y a plus de religion pour vous dire quoi faire ; l'important maintenant, c'est que vous vous protégiez. [...] Certaines personnes utilisent des méthodes naturelles pour gérer leur fertilité, mais

nous n'en parlerons pas, je vais plutôt vous montrer des images de différentes ITS. »

Thérèse Hargot, dans son précédent livre *Une jeunesse sexuellement libérée (ou presque)*, aborde avec brio le problème d'une éducation sexuelle axée sur la prévention du danger :

« Sous couvert de prévention, n'est-on pas en train d'imposer des modèles sexuels à des enfants en pleine puberté, c'est-à-dire en pleine période de transition fondatrice ? Ne risque-t-on pas de les inciter insidieusement à une activité sexuelle précoce ? "L'éducation, ça commence dès le plus jeune âge", me répondrez-vous. Mais l'éducation à quoi ? À mettre un préservatif ? À banaliser les rapports sexuels ? Voilà ce qui ressort et reste de la prévention lorsque l'on interroge ceux qui l'ont reçue¹. »

L'organisateur du camp Cœur à corps a 31 ans. Il n'est pas assez éloigné d'eux en âge pour ne pas connaître les questionnements et la situation des ados d'aujourd'hui, les ayant eus lui-même. Il affirme être là non pas pour se montrer meilleur qu'eux, mais parce qu'il est lui aussi en cheminement avec eux.

« On les enferme souvent dans une image de jeunes hypersexualisés. C'est ça le problème, ajoute-t-il, de les enfermer dans cette image... ils ont soif d'amour significatif. »

1. Thérèse Hargot, *Une jeunesse sexuellement libérée (ou presque)*, Éditions Albin Michel, p. 88.

Clara, Marie et les autres reconnaissent que ce ne sont pas des sujets qu'ils abordent facilement à la maison avec leurs parents.

S'ils ne réussissent pas à aborder ces sujets avec leurs enfants et si ce qui est offert par l'Éducation nationale n'arrive pas à la hauteur de leurs aspirations, Thérèse Hargot a peut-être raison de semoncer les catholiques – et pas seulement les curés – en les invitant à s'approprier, à vivre et à transmettre une vision de l'amour qui comble véritablement.

Avec le camp qu'il a mis sur pied, Alex a pris cette invitation au sérieux – à l'instar de bien d'autres groupes ici au Québec et ailleurs dans le monde.

*

Récemment, la mise au jour des comportements scandaleux de quelques catholiques a suffi pour que la parole de l'Église sur les questions d'affectivité et de sexualité devienne inaudible. Mais tout porte à croire que l'amour et le dévouement de quelques-uns pourront concourir à la rendre de nouveau crédible. ■

AU-DELÀ DU PERMIS/DÉFENDU

On reconnaît au pape Jean-Paul II d'avoir donné un nouvel élan à l'Église pour s'exprimer sur la sexualité humaine.

Pendant cinq ans, lors de ses catéchèses publiques sur la place Saint-Pierre, le pontife polonais a parlé du mystère du corps, de la sexualité et du mariage. C'est ce qu'on a appelé *la théologie du corps*. Il s'agit d'un enseignement encore ignoré et parfois boudé par plusieurs catholiques, y compris des évêques.

En introduction au livre *Aime et ce que tu veux, fais-le !* de Thérèse Hargot (voir l'encadré de la p. 16), on peut lire : « En dépassant l'approche communément admise permis/défendu, la théologie du corps a profondément renouvelé l'approche de la sexualité. Elle a proposé de s'éduquer à l'amour et au don de soi de manière enthousiasmante. Un message exceptionnel, mais devenu inaudible au fil du temps¹. »

L'assistant de Jean-Paul II avait lui aussi remarqué que c'était inaudible. Il lui a un jour dit : « Pardonnez-moi, Saint-Père, mais personne n'écoute vos catéchèses », et Jean-Paul II de répondre : « Je sais, c'est pour ceux qui viendront plus tard. »

C'est sans doute à cette quarantaine de jeunes de 12 à 25 ans réunis pendant une semaine au Camp Beauséjour que Jean-Paul II s'adressait. (J.L.)

1. M^{re} Emmanuel Gobilliard, Thérèse Hargot avec Arthur Herlin, *Aime et ce que tu veux, fais-le*, Éditions Albin Michel, p. 13.



Fugue du jeune Christ



T'EN VEUX PLUS ?

PODCAST - BLOGUE - REVUE DE 84 PAGES
LE-VERBE.COM - AMEN !

leVerbe
LISEZ ENTRE LES LIGNES

